Pour une analyse des productions épilinguistiques

A study of epilinguistic productions

Cécile Canut

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1230>

DOI : 10.4000/praxematique.1230

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1998

Pagination : 69-90

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Cécile Canut, « Pour une analyse des productions épilinguistiques », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 31 | 1998, document 3, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1230> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1230>

Cécile CANUT
INALCO, Paris
Université Montpellier III

Pour une analyse des productions épilinguistiques

La question des représentations linguistiques repérables à partir des discours épilinguistiques, qu'elles soient étudiées en tant qu'émergeant de processus interactionnels ou comme génératrices de catégorisations manifestées à travers les unités lexicales, est d'un intérêt croissant dans la recherche en science du langage. La confusion terminologique, qui cache en fait un vide théorique et méthodologique face à ce nouveau champ d'étude, fut à l'origine du colloque que nous avons organisé en 1996¹. Outre l'extrême polysémie du terme *représentation* et ses dérivés (*sentiment linguistique*, *attitudes*, etc.), les discussions ont montré que deux visions théoriques dans l'appréhension du phénomène s'opposaient : la première tend à postuler l'existence d'un *imaginaire linguistique* (« le rapport du sujet à la *lalangue* (Lacan) et à *La Langue* (Saussure) », A. M. Houdebine, 1996 : 17) typologisé en normes subjectives et objectives dont la mise au jour se fait essentiellement à travers les champs lexico-sémantiques ; la seconde propose une analyse de la production *des* représentations au niveau cognitif et discursif, définis alors comme objets de discours interactivement construits. Il s'agit de relier l'activité de représentation à des opérations de production du sens et à des processus d'*actualisation* en fonction des contraintes socio-communicatives (Maurer, 1998 : 27-37).

C. Canut, Université Paul Valéry, Montpellier III, 34199, Montpellier cedex 5.

1 Canut C. (ed), 1998, *Imaginaires linguistiques en Afrique*, Actes du Colloque *Attitudes, représentations et imaginaires linguistiques en Afrique, quelles notions pour quelles réalités ?*, INALCO, 9 novembre 1996, Paris, L'Harmattan-INALCO, Bibliothèque des Études Africaines.

Comme je l'indiquais en conclusion du colloque, ces deux perspectives doivent être reliées, afin de rendre compte à la fois de la co-(voire pluri-)construction des représentations au cours des interactions et de leur stabilité plus ou moins forte au niveau du sujet parlant, afin de construire une analyse pertinente des productions épilinguistiques conçues comme *traces* tangibles d'une *activité épilinguistique* (Culioli, 1990 : 41) et constituées de marques formelles.

Nous avons choisi, pour définir l'ensemble des productions, le terme *épilinguistique* —plutôt que *métalinguistique* qui désigne généralement ce qui relève de « la réflexion sur l'activité de langage dans son ensemble » mais qui fait souvent référence à des *savoirs sur le langage* (Boutet, Gauthier, Saint-Pierre, 1983 : 212). Afin d'intégrer l'ensemble des jugements, évaluations et catégorisations des locuteurs sur les pratiques langagières et sur les lectures², certains linguistes ont adopté la forme *discours épilinguistique*, qui, si elle va contre les présupposés théoriques de Culioli (1990) conscient/métalinguistique, non conscient/épilinguistique (« De ce fait, seul un discours métalinguistique est possible ; il ne saurait y avoir d'assertions ou de discours épilinguistiques » Boutet, Gauthier, Saint-Pierre, 1983 : 213), introduit une autre opposition : le savoir linguistique (discours sur les propriétés formelles du langage lié à la compétence linguistique) face aux *évaluations* subjectives sur les lectures n'impliquant aucun savoir linguistique spécifique. Ainsi, dans *productions épilinguistiques*, il faut entendre à la fois les discours métalinguistiques au sens strict (discours des grammairiens, des linguistes, etc., impliquant une distanciation, un savoir et une objectivation par rapport à l'objet langue) et les discours évaluateurs spontanés des locuteurs (ex : « tu parles mal », « cette langue est belle »). Ces premières réflexions nécessitent toutefois une problématisation plus précise, que je vais tenter de présenter³.

Il convient avant tout de dégager un certain nombre d'interrogations relatives à cette thématique : à partir de quoi travaillons-nous ? Pour-

² Nous utilisons le terme neutre de *lecte* comme hyperonyme de langue, sociolecte, dialecte, etc., afin de différencier par la suite les dénominations « langue », « langue standard », « dialecte », « sociolecte », etc.

³ Cet article rend compte d'une recherche en cours qui sera publiée ultérieurement dans sa forme définitive.

quoi la prise en compte des productions épilinguistiques est-elle nécessaire au sein de la recherche sur le langage ? Qu'apporte-t-elle à l'analyse linguistique, voire sociolinguistique ? Peut-elle se construire de manière autonome dans le champ linguistique ou bien fait-elle inévitablement appel à d'autres sciences humaines (psycho-sociologie, psychanalyse, cognitivisme, etc.) ?

1. De la production épilinguistique à l'activité épilinguistique

En postulant qu'il existe une *activité épilinguistique*, il s'agirait alors de remonter du dire à l'à-dire et de comprendre le lien entre les niveaux 1 et 2 des représentations linguistiques établies par Culioli (1990 : 21-22), afin de cerner les opérations qui structurent les discours. Toutefois, « il n'y a pas de relation d'univocité : si la relation était univoque, il n'y aurait qu'à remonter de niveau en niveau » (Culioli, 1990 : 23).

Notons au passage que le terme de *représentation*, on le voit d'emblée, n'est pas adapté à cette recherche, ou alors il faudrait, pour distinguer les trois niveaux de Culioli, préciser à chaque fois *les représentations langagières des représentations linguistiques* et dissocier aussi ces dernières des *représentations métalinguistiques* du niveau 3 (Culioli, 1990 : 26) productrices des *formes abstraites*.

L'existence d'un *regard* sur la *praxis linguistique*, double de toute production langagière, doit être considérée comme un *invariant* sous-jacent à l'activité de langage. Cette activité épilinguistique ne se traduit toutefois pas forcément par des « mises en mots », mais aussi par des gestes, des mimiques, etc., voire du « non-dit ».

La difficulté⁴ réside dans la description formelle de ce processus d'actualisation, née du « décentrage du sujet par rapport à son activité langagière » (Culioli, 1990 : 35) qui n'aboutit pas forcément à un métalangage mais qui nécessite une intrusion dans le champ cognitif.

⁴ Voir l'article de Boutet, Gauthier, Saint-Pierre (1983) qui mettent en garde contre « l'illusion qu'ils /les chercheurs/ pourraient avoir directement accès à l'activité métalinguistique du sujet à partir des discours ou des jugements produits » (p. 213).

Plus que d'orienter la recherche sur ce rapport dire/à dire⁵ de manière intuitive, il me semble intéressant de partir des marques linguistiques formelles —*traces* forcément partielles— de l'activité épilinguistique, et donc du sujet en tant que porteur de multiples *distanciations*⁶ et producteur de discours —dont la dimension hétérogène est une donnée constitutive⁷. Si nous restons dans la vision culiolienne, l'activité épilinguistique définie comme non consciente (par opposition à l'activité métalinguistique, consciente) ne se traduit pas directement en mots. Nous postulerons toutefois qu'elle laisse des *traces* dans l'activité langagière. A travers les marques linguistiques issues de la production épilinguistique (discursives, suprasegmentales, gestuelles, etc.), nous ne prétendons pas *décrire* cette activité, mais montrer qu'il se dit quelque chose du rapport du sujet au(x) lecte(s) et/ou au langage. L'appréhension de ces énoncés ne doit pas donner lieu à des interprétations directes : ils ne sont que les images, les révélateurs d'un mécanisme complexe qui régit l'activité épilinguistique. A partir de là, la terminologie utilisée (production, positionnement, discours, marques, etc.) ne traduit pas directement l'activité épilinguistique mais renvoie à ce mécanisme complexe en fonction des phénomènes communicationnels repérés dans les interactions.

Le premier type (1) de ces traces concerne les formes repérables dans les productions linguistiques (lapses, reprises, ratages, gloses, modalités autonymiques, etc.). Le cas du dédoublement énonciatif de la modalité autonymique a été étudié, dans ses multiples *non-coïncidences*, de manière exemplaire par J. Authier-Revuz (1995). Ces formes (« comme on l'appelle », « si je peux dire », etc.) peuvent aussi relever d'une mise en cause de l'image du dire en tant qu'« habillage » (« ce mot horrible », « mal prononcé », « qu'il est interdit de dire », etc.). La spécificité de ce type 1 est formelle : il s'agit de *modalités* conçues en tant qu'auto-représentation du *dire en train de se faire* — de l'énonciation — et nécessaires au fonctionnement de ce dire :

⁵ Toutefois, les perspectives praxématiques, notamment celles de B. Maurer, sont tout à fait intéressantes.

⁶ Distances plus ou moins objectives vis-a-vis de l'objet de discours (langage, lectures, langues).

⁷ Authier-Revuz, 1995 : chapitre VI.

Là, on a softé comme on dit, enfin comme il ne faudrait pas dire parce que je parle anglais, on a adouci (...) (ex. (518) de J. Authier-Revuz, radio).

A l'inverse, le second type (2), que nous étudions, apparaît lorsque l'activité de langage ou son « habillage », le lecte utilisé — à travers les phénomènes phonétiques, syntaxiques, lexicaux, etc. ou de manière globale — se transforment en *objet* de discours *autonome* :

- L1 Ah! vous êtes malgache + ha non c'est une très belle langue le malgache + c'est très chantant + quand ils commencent à parler on a l'impression qu'ils ne vont plus s'arrêter
- L2 ah bon
- L1 le bambara c'est plus une langue du corps
- L3 oui c'est vrai ce que vous dites je l'ai ressenti + avec un ami + on se tenait près + et j'ai vraiment entendu + dans sa cage thoracique + ça résonnait (rires)
- L1 ha oui + le bambara c'est une langue corporelle + ça s'arrête net + c'est coupé + le malgache ça ne finit jamais + quand tu finis ça s'arrête (geste d'un arrêt avec les mains)⁸

Si ces deux types⁹ s'opposent discursivement, on pourra relever, dans *leurs enjeux épilinguistiques*, un certain nombre d'éléments communs.

Au cours des discours de type 2, il se produit un *travail* d'ajustement linguistique spécifique de la part du sujet. Ce travail n'est pas de même ordre que toute autre production langagière, sans s'en dissocier pourtant formellement. S'il pose la question de la non-coïncidence du dire de soi à celui des autres (en tentant de combler ou d'accentuer cet écart), ce type de discours, imprégné d'une position *regardante*, se construit dans l'interlocution, dans l'activité de co-énonciation impliquant un *écart*, un *manque à communiquer* (Authier-Revuz, 1995 : 175).

⁸ Discussion enregistrée entre trois locuteurs. L1 = cinéaste bambarophone, L2 = étudiant malgache L3 = Français apprenant le bambara.

⁹ Ces deux types de production épilinguistique incluent nécessairement les éléments paralinguistiques qui s'y rattachent et dont nous avons parlé plus haut.

Tableau 1 : activité et productions épilinguistiques

Il s'agit donc de dépasser nos premières études de l'imaginaire linguistique¹⁰, puisque d'une part, la production épilinguistique étant préférée *de* et *pour* quelqu'un, l'analyse nécessite une dimension interlocutive et interdiscursive, et d'autre part, elle n'a pas pour finalité de catégoriser des locuteurs selon les *normes subjectives* issues de leurs propres catégorisations, mais de décrire les processus de construction et les conditions de production des discours épilinguistiques (désormais D.E.)¹¹. Les locuteurs transportent, rejettent ou s'approprient sans cesse d'autres discours¹² indissociables de l'ancrage historique et social dans

¹⁰ La notion vient de A.M. Houdebine (1982, 1996).

¹¹ Cette refonte théorique est née de la difficulté chronique à appliquer la notion de *norme prescriptive* à notre analyse des D.E. au Mali, sur laquelle nous reviendrons.

¹² « (...) l'hétérogénéité constitutive du discours renvoie, s'appuyant à la théorie du dialogisme de Bakhtine, et à celle de l'interdiscours en analyse du discours, au fait, pour tout discours, en permanence, de *se constituer dans —et de— l'espace discursif extérieur* du déjà dit (ou du « dit ailleurs ») » Authier-Revuz, 1995 : 236, l'auteur

lequel ils sont produits —ce qui rend de fait la distinction entre représentations individuelles et collectives, ou entre sujet intime et social, extrêmement délicate— à l'intérieur d'un espace subjectif dont les limites sont plus ou moins fermes et où la *consistance* (sédimentation relative des discours, sans cesse réactivés dans le processus discursif) ne peut se concevoir qu'en terme de *dynamique*. C'est de cet espace fluctuant, où se joue la perte et la construction de discours autres qui échappent toujours, qu'il nous faut élucider la question de la *mise en mots* de l'épilinguistique qui traduit non pas la vérité du sujet mais une tentative de représentation de l'écart entre des dire non coïncidents. Outre l'hétérogénéité constitutive (« postulée comme loi du discours » — Authier-Revuz 1995 : 264), on trouvera aussi dans les productions épilinguistiques de type 2 des formes d'hétérogénéité *montrées* de type 1.

Notre intérêt se portera à l'ensemble des ajustements linguistiques effectués par les locuteurs, aux formes linguistiques se répondant dans les interactions, à leurs spécificités interdiscursive et épilinguistique, et enfin aux régularités observables de leur construction eu égard à l'activité langagière observée par ailleurs.

L'analyse des productions épilinguistiques telle que nous l'envisageons ne permettra pas d'établir les opérations cognitives¹³ régissant le rapport sujet/langue, mais nous pensons qu'à travers les *traces* verbales, cette relation s'explique puisque « l'activité métalinguistique — qu'elle soit de type « méta » ou « épi »— est constitutive de l'activité langagière, conçue comme activité de production et d'interprétation des énoncés » (Boutet, Gauthier, Saint-Pierre, 1983 : 214). S'il est impossible d'établir des liens directs, l'analyse de ces discours permet de faire avancer notre compréhension du sujet parlant.

Cette étude s'appuie en grande partie sur la théorie du sujet et l'analyse du discours telle que l'utilise J. Authier-Revuz¹⁴. Notre démarche

souligne. Pour l'auteur, le caractère constitutif est la condition même d'existence du discours et de son individualisation.

¹³ « Étant donné l'opacité de la relation entre activité métalinguistique et discours métalinguistique, notre analyse se borne ici à une description des *discours* produits (...) » Boutet, Gauthier, Saint-Pierre (1983 : 214).

¹⁴ J. Authier-Revuz évoque l'intérêt, en plus des enquêtes, d'une « approche qui prendrait en compte, de façon spécifique, l'articulation du plan (A)[observations dans les

demeure empirico-déductive car il nous paraît inconcevable de parler du langage sans partir des corpus oraux. Enfin, il nous faut rappeler combien cette recherche s'inscrit dans une perspective de linguistique générale du fait que, comme j'ai pu le démontrer ailleurs (Canut, 1996a et b), l'impact de la dynamique épilinguistique sur les pratiques langagières¹⁵, puis sur les systèmes linguistiques nous permet d'envisager une réelle corrélation de ces deux niveaux, aboutissant à la l'élaboration des *dynamiques linguistiques*, en synchronie et en diachronie.

2. Les marques discursives de l'activité épilinguistique

Avant d'évoquer les relevés formels, précisons que nos données proviennent de plusieurs corpus spontanés et « sollicités »¹⁶ établis en France et en Afrique¹⁷. Il nous est impossible de faire ici une typologie exhaustive des discours et de leurs conditions de production, nous proposons donc les axes de différenciation majeurs.

Les conditions de production

Retenons tout d'abord que le D.E. peut se produire dans toute interaction verbale, que le locuteur — à tous les niveaux linguistiques : phonétique, morpho-syntaxe, lexique, sémantique, registres langagiers, etc.—

corpus de faits de mixité, hybridation, ...] au plan (A') de ses représentations de la variété dont spontanément les locuteurs doublent leur discours, c'est-à-dire, relevant bien aussi de l'image que les locuteurs se font de leur pratique, mais d'une image qui est, au sens le plus strict, *partie intégrante* de cette pratique » (1995 : 241, c'est l'auteur qui souligne).

- 15 Celles-ci sont étudiées à partir des fluctuations interpersonnelles dans les interactions, notamment dans le cas des changements de codes, selon les degrés de fonctionnalisation (Canut, à partir de Wald, 1996b), en zone plurilingue.
- 16 Le premier (C1) correspond à une longue enquête orale (600 locuteurs d'origine diverses) sur les D.E. au Mali, le deuxième (C2) à une série d'entretiens semi-dirigés effectués à Tours et Angers (26 personnes), le troisième (C3) à un ensemble hétérogène de productions épilinguistiques spontanées relevées dans des discussions orales et le dernier (C4) à des discours écrits sur le français.
- 17 L'activité épilinguistique s'élaborant dès qu'il y a de l'activité langagière, nous partons du principe qu'elle existe partout. La différence entre les discours africains et français permettra de voir que la construction des productions épilinguistiques s'élabore avant tout au travers d'autres discours dont l'ancrage historique, culturel, et social est déterminant.

ou la pratique langagière soit en cause. Il reste évidemment plus fréquent dans des situations nécessitant le recours à l'analyse du langage : apprentissage (langue étrangère), acquisition (en famille), situation scolaire, et à l'extrémité de la chaîne, les domaines axés précisément sur la langue (grammairiens, linguistes, etc.). Il s'inscrit plus généralement dans le cadre d'une interlocution mais peut provenir d'un seul locuteur (sous forme de remarques, exclamations comme : « qu'est-ce qu'il parle mal celui-là! », « c'est vraiment une langue de plouc! » — C3) ou se voir immortalisé par écrit selon des objectifs précis.

L'élément déclencheur d'un D.E. est souvent la présence d'une pratique ou d'un lecte différent, c'est-à-dire d'un *autre* qui provoque une prise de conscience de l'opposition entre *mon dire* (mon lecte) et *ton /son dire* (lecte). Selon que le locuteur (L1) s'adresse¹⁸ directement à cet autre (L2) ou à un tiers (L3) en sa présence (D.E. a1) ou qu'il le commente en « différé » à L3 (D.E.a2), pour nommer, décrire, qualifier, catégoriser, juger, évaluer, prescrire, etc., le dire de L2, il marque une prise en compte réflexive de l'altérité dans « l'habillage » du dire — pour mieux s'en dissocier — à travers un travail d'extériorisation du linguistique.

Dans le deuxième cas, le commentaire porte non plus sur le dire de l'autre à relever (ou stigmatiser, caractéristique majeure des D.E.a) mais sur le sien propre : D.E.b1 (dans une conversation spontanée où le D.E. est mis en rapport direct avec sa propre pratique langagière, le dit qui précède : « je suis vraiment nul en français » — C3) ou D.E.b2 (récits de vie portant sur l'histoire linguistique du sujet, auto-évaluation « en différé », correspondant davantage aux situations d'enquête où les D.E. sont « provoqués »). Dans chaque cas, entre — 1 et — 2, la distance entre le D.E. et la pratique effective n'est pas la même, ce qui se traduit par une différence au niveau formel.

¹⁸ Par paroles ou toutes autres marques paralinguistiques (rires, apostrophes, etc.).

**Tableau 2 : récapitulatif des types de discours épilinguistiques
(Production épilinguistique : Type 2')**

<i>objet de discours</i>	commentaire sur le lecte au cours de l'interaction	commentaire différé sur le lecte au cours d'une autre interaction
lecte de l'autre	D.E. a1 (à ou en présence de l'autre)	D.E. a2 (à un tiers)
son propre lecte	D.E. b1	D.E. b2 (à un tiers)

Typologie des marques

Dans les formes immédiates (-1), le commentaire, sur *la façon de dire* ou le *lecte*, comporte essentiellement des séquences assertives et déclaratives (plus rarement interrogatives : « c'est quoi ce que vous parlez ? » — C3) portant sur deux points : le constat (marqueur de différences) et/ou l'évaluation (*définition qualifiante*, « l'italien c'est une langue chantante » — C3, *catégorisation*, « le wolof c'est pas une langue, c'est un dialecte » — C3, *hiérarchisation*, « il parle pas un bon français », « le meilleur bambara c'est le mien, celui de Ségou », — C3, *prescription*, « arrête de parler ton mauvais bambara » — C3, etc.). Dans les formes « différées » (-2), le D.E., beaucoup moins déterminé par le *dire* qui le précède, marque une distance et, en plus de constater, évaluer ou juger, il pose une argumentation (énoncés argumentatifs : « j'aime ma langue parce que c'est l'os dont je suis sortie » — C1).

La distanciation augmente davantage dans le cadre des discours métalinguistiques impliquant un « savoir » extérieur sur la langue (grammairiens, académiciens, etc.) et plus encore lorsqu'il s'agit d'une volonté de formalisation linguistique. En parallèle à une objectivation de plus en plus forte du langage, il se produit alors des discours construits dont les visées énonciatives se distinguent. Au sein des D.E. — autonomes puisque dégagés du dire en train de se faire, à opposer aux traces épilinguistiques intégrées au dire : lapsus, reprises, ratages (Type 1') et modalités autonymiques (Type 1'') —, on distingue donc trois sous-types :

— Type 2' : les D.E. spontanés ou provoqués des locuteurs (constats, évaluations, etc.) liés aux pratiques langagières (voir l'ensemble des exemples précédents.)

— Type 2" : les D.E. construits à distance des pratiques à travers une objectivation des lectures et dans le but d'agir sur cette pratique (discours oraux ou écrits de l'Académie, de l'école, du dictionnaire, des grammaires, etc. comme par exemple l'imposition de l'indicatif après « après que » ou la loi Toubon sur les emprunts du français à l'anglais).

— Type 2''' : les D.E. construits et formalisés des linguistes dans le but de décrire et comprendre le fonctionnement des lectures ou de l'activité de langage (linguistique). La distance et l'objectivation doivent être maximales puisque le linguiste tente d'élaborer « un système de représentations qui supporte la généralisation, qui soit robuste, et qui soit dans une relation d'extériorité par rapport à son objet » (Culioli 1990 : 21), mais ne peut atteindre l'extériorité totale puisqu'il est aussi sujet parlant.

La « praxis de linguistique » (Lafont : 1978) à travers ces trois phases resterait donc régie par les mêmes mécanismes de production : « le linguiste fait affleurer, par sa pratique, cette activité métalinguistique non-consciente qui est au cœur de l'activité de langage, et que l'on peut constater chez l'enfant » (Culioli, 1990 : 18)

Nous nous en tiendrons, pour cet article, à l'analyse du type 2' en relation avec le type 2.

3. Positionnements épilinguistiques du sujet

Aux prises avec les images qu'il se construit de l'autre et de son discours, le sujet tente perpétuellement de se *positionner* lorsqu'il commente la *façon* de parler d'autrui ou de lui-même. L'analyse interlocutive des discours montre combien parler du langage ne va pas de soi, surtout lorsqu'il s'agit de son propre lecteur : les D.E. spontanés sont bien plus fréquents lorsqu'il s'agit de *marquer* la spécificité des paroles d'autrui. De fait, les entretiens apparaissent souvent comme des intrusions dans la vie privée des locuteurs¹⁹.

¹⁹ Ces D.E. ne sont pour nous que le résultat de cette situation discursive (avec le poids de l'interlocuteur-enquêteur, ses attentes, son propre imaginaire, etc.) dont nous ne tirons absolument aucune vérité quant au sujet et pas davantage quant à l'adéquation de son dire avec de prétendues représentations linguistiques stables. Le but, rappe-

Les D.E., comme ils sont porteurs de multiples discours antérieurs, sont proférés pour quelqu'un. Ainsi cet exemple d'un instituteur angevin déclarant, au cours d'une discussion familiale autour de la Bretagne, « Mais oui mais le breton c'est une langue approximative » et se voyant condamné par un membre de la famille, linguiste (« oh! François! »), continue ainsi :

- L1 non mais c'est complètement approximatif, tu peux dire le même mot avec pleins de prononciations différentes, je veux dire, y a pas, y a pas d'écriture !
- L2 oui, c'est un problème d'écriture...
- L1 non mais moi je sais pas, je ne suis pas un spécialiste comme toi, oui c'est ça c'est pas une langue écrite.

On le voit, l'interlocuteur (L2) fait évoluer dans un sens précis l'évaluation de L1, qui se soumet en partie à la voix « du spécialiste » (ce qu'il n'aurait probablement pas fait avec un non-spécialiste, ou en tous cas à l'image qu'il se fait du non-spécialiste du langage). Ledit « spécialiste » aurait pu aussi continuer la discussion en refusant le dernier énoncé (le breton est une langue écrite) : après interrogation de celui-ci, il apparaît qu'il n'a pas voulu discréditer son parent, devant d'autres témoins et, pourrions-nous ajouter, se placer « en spécialiste » afin de maintenir la cohésion interlocutive et ne pas perdre la face.

La complexité de la « mise en mot » épilinguistique se pose aussi au niveau interdiscursif. Les critères avancés par L1 dans la définition sous-jacente d'une langue « non-approximative » (l'absence de variation dans la prononciation « pour un même mot » et une écriture), qui sont, dans le premier cas, déniés par L2, s'appuient sur des discours antérieurs — non cités car totalement appropriés par les deux locuteurs — : la langue définie à travers l'absence de variation et la standardisation, à l'image du français, stable, normé, à laquelle L1 renvoie par effet d'opposition, et la langue, comme système oral, qui subit des variations permanentes, sous-entendu par L2. Entre le discours normatif et centralisateur (ancré dans l'idéologie nationale depuis longtemps) et le dis-

lons-le, n'est pas de catégoriser les locuteurs selon *un* imaginaire linguistique mais de cerner le fonctionnement épilinguistique.

cours linguistique actuel, les locuteurs (l'instituteur face au linguiste) certes affirment leur choix mais, à travers les ajustements qu'ils opèrent, ne se positionnent pas *définitivement*. Cette ouverture au discours de l'autre (au niveau interlocutif et interdiscursif) montre combien le *positionnement* épilinguistique est mouvant, d'où la notion d'espace subjectif fluctuant défini plus haut. Dans certaines interactions, les contradictions des sujets (évaluations négative vs positive pour un même lecteur par exemple), pas forcément sous l'influence d'un autre interlocuteur, sont très fréquentes. C'est ce va-et-vient permanent dans les D.E. qui nous amène à dire que le positionnement épilinguistique joue de ce rapport à l'autre imaginé, sur un continuum (Canut 1996a), entre les pôles 0 (incluant par rapport à autrui) et 3 (excluant)²⁰.

Du point de vue énonciatif, linguistique et discursif, les marques différentielles sont nombreuses. Au niveau 3 (prescriptif), on relève par exemple, les formes d'injonction, d'ordre (« arrête de parler ton mauvais bambara! »-C1), les énoncés impersonnels (« il faut bien parler ici »,

²⁰ Certaines modifications ont été apportées à ce niveau de notre analyse (Canut, 1996-a) à partir de la typologie des normes subjectives d'A.-M. Houdebine, (1982). Le terme de norme (« loi, règle à laquelle on doit se conformer ») ne nous semble plus convenir aux différents degrés, excepté au niveau 3, norme prescriptive, car il les fige dans une unité qui n'apparaît pas dans les autres D.E. De plus, le terme « fictif » a été remplacé par « qualitatif » puisque les évaluations au niveau 2 ne semblent pas plus fictives que les autres, notamment celles du niveau 3. Malgré sa légitimation sociale, les fondements de la prescription ne sont pas plus « rationnels », même si elle s'appuie sur des règles instituées, que celui de la qualification : « ma langue est plus riche parce qu'on peut dire plein de proverbes »-C1. Le degré qualitatif comprend donc toutes les évaluations hiérarchisantes, catégorisantes, etc., c'est-à-dire qualifiant le dire selon certaines propriétés intrinsèques.

« en France, on parle français! »-C3), la baisse de fréquence des formes de modalités autonymiques, etc. Dans ces discours, les locuteurs se ferment un moment au discours d'autrui dans un mouvement de clôture sur leur propre parler perçu pour eux comme l'image parfaite de la langue « unifiée », « pure », définie par un seul autre discours (le discours puriste qui légitime socialement leur dire). En excluant tout autre discours, toute autre présence de l'autre en soi, c'est la mise en scène d'une résistance qui s'ouvre : l'écart du sujet à lui-même, l'hétérogénéité, la non-coïncidence refusés.

Aux niveaux 1 et 2, (« chacun a sa langue, c'est tout », « pour mieux se comprendre, il faut parler la langue de l'autre » — C1), l'interdiscursivité est plus forte.

Toutefois, à l'intérieur de ses deux tendances, un double mouvement régit ce rapport à autrui. Si aux niveaux 0 et 2, il y a une volonté de *singulariser* son propre parler, — malgré ou contre l'autre —, aux niveaux 1 et 3, c'est d'abord la volonté de s'inscrire dans une *communauté* linguistique qui prime : communauté large des êtres communiquant en (1) ou, à l'inverse, communauté restreinte d'une élite reconnue (3).

Entre intériorité et extériorité, cette tentative, jamais totalement réalisée²¹ puisqu'il faut sans cesse la recommencer, de positionnement du sujet parlant, dénote le piège du D.E. : tenir une parole unifiée alors même qu'elle se dérobe dans sa matérialité. En voulant dire à quel point la langue ne lui échappe pas — elle est donnée par le locuteur comme un objet maîtrisable, extérieur, clos, unifié —, le sujet *parle* l'impossible coïncidence de son dire à celui de l'autre et à lui-même. Cette *unité* illusoire se traduit, dans les D.E.b2, par des *tensions épilinguistiques*, images d'une dynamique sans cesse réactualisée entre l'*idéal de langue* et la *langue idéale*²².

²¹ Rappelons qu'aucun locuteur n'est définitivement ancré dans l'un ou l'autre pôle : c'est ce va-et-vient perpétuel qui constitue son positionnement.

²² Termes repris à A.M Houdebine (1995).

4. Entre idéal de langue et langue idéale : les tensions épilinguistiques

Dans les entretiens libres, en France plus qu'en Afrique, les réticences à parler de son langage sont fréquentes : cet *impossible à dire* se traduit par des silences, des regards désemparés ou à l'inverse par des éclats de rire embarrassés, etc., montrant bien qu'il se joue quelque chose du sujet (ainsi, par exemple, la répétition fréquente des formes comme « il faut avouer », « j'avoue », « c'est vrai que... »). Ce trouble renvoie à l'expression d'une ambivalence caractérisée, d'un côté, par un mouvement qui tend vers la *langue idéale* (lecte commun dans lequel le sujet parlant s'inscrit en tant qu'être social, lecte du milieu dans lequel il vit et qui fait norme (objective ou prescriptive), lecte de l'institution, de l'État et du pouvoir parfois) et, de l'autre, par celui qui tend vers l'*idéal de langue* (lecte de la singularisation, de l'individuation qui correspond au mythe de la langue « originelle », « pure », archaïque, unifiée, *propre* au locuteur). Cette seconde forme, à la différence de la première (le français standard en France, le français et/ou le bambara au Mali, l'arabe littéraire au Maghreb, etc.) ne s'incarne pas toujours dans des lectes précis. L'*idéal de langue* s'inscrit souvent dans l'imaginaire : avant et ailleurs, le sujet construit le fantasme de *sa* langue, une langue homogénéisée, qui s'oppose au lecte qu'il utilise, marqué, à l'inverse, d'un manque, de l'hétérogène, du non-un, en ce sens qu'il lui a été transmis, qu'il a été parlé avant lui, qu'il y a immanquablement de l'autre dans la langue.

Ces tendances contraires ne sont bien sûr jamais dites telles quelles, mais se matérialisent en images, en métaphores dans les D.E. La nostalgie d'un lecte de l'enfance associé aux lieux de l'enfance²³, l'évocation mythique du lecte d'un père²⁴ qu'on ne parle pas ou plus, la volonté perpétuelle d'ancrer sa langue dans une lignée venue d'ancêtres exceptionnels, les discours répétés sur l'origine des langues (de *sa* langue), etc., sont autant de mises en abîme de cet *idéal de langue*, qui apparaissent beaucoup plus au Mali qu'en France. Au sujet de l'évocation de la *langue idéale*, on observe peu de différences quantitatives. Dans le cas

²³ D'où la formulation *exil de la langue* (Hassoun, 1993).

²⁴ Grande importance de la *langue paternelle* au Mali (Canut, 1996).

de la France, la mise en mot de cet *idéal de langue* est tue au profit de la quasi vénération de la langue idéale : le français standard. Dans nos enquêtes, il a fallu un très long temps de discussion avant que quelques locuteurs timidement n'« avoue[nt] » qu'ils parlaient et aimaient parler un autre lecte²⁵ (dialecte, argot, etc.).

Pour expliquer cette divergence, dont découlent d'autres différences (la domination du pôle prescriptif en France et des pôles communicationnel-qualificatif au Mali), il nous faut revenir sur l'interdiscursivité constituant les D.E., c'est-à-dire mettre en relation les types 2' et 2". D'un point de vue historico-politique et plus largement social, l'évolution des langues est totalement différente dans les deux pays. Au Mali, on observe une absence quasi totale de codification (écriture), de normalisation et de *grammatisation* (Auroux) des langues/lectes en présence, hormis le français. Associée à un vide en matière de politique/planification linguistiques (13 langues nationales et une langue officielle, le français²⁶), la très faible activité de recherche (et donc de discours) autour des langues maliennes depuis les années 1960 (à peine quelques dictionnaires mais inconnus du public puisque l'enseignement est effectué en français) montre que la production épilinguistique se réduit presque exclusivement au type 2'. Cette dernière « s'organise »

25 L'analyse discursive d'un entretien d'une heure (Touraine) avec un homme de 60 ans est révélatrice de cette difficulté : au cours de la discussion l'« aveu » de son goût pour l'argot qu'il parlait à Paris lorsqu'il était jeune réapparaît à maintes reprises : d'abord dans un mouvement de dévalorisation par rapport au français « correct » (« déjà moi je l'avoue, déjà de mon temps, on employait énormément d'argot », « c'est souvent que nous remonte l'argot parisien », « mais c'est vrai que c'était, on écorchait », « on ne peut jamais parler correctement », « quand je me trouve avec des amis intimes qui sont, que j'ai, je vais parler, j'avoue que je vais employer de l'argot », « c'est une déformation qui est mauvaise ») puis progressivement vers une valorisation (« oui, ça me fait assez plaisir c'est des relents de jeunesse », « y a des trucs splendides d'ailleurs », etc.).

26 Nous excluons, dans le cadre de cette analyse, les D.E. sur le français, qui sont bien évidemment plus prescriptifs et ceci à travers trois éléments nouveaux : le statut du français (langue officielle, dominante), l'écriture (et par là même l'avènement d'un nouveau mode d'apprentissage, l'école) et la valorisation de la norme prescriptive. Toutefois, la très faible utilisation du français, si elle donne lieu à des discours prescriptifs parmi les lettrés, n'a pas entraîné de déplacement de ce type de discours (à base idéologique) sur les autres langues maliennes.

toutefois au sein des communautés sociales en relation avec les spécificités culturelles et pédagogiques, inhérentes à toutes traditions orales (importance des personnes âgées, des griots comme détenteurs de normes linguistiques, etc.).

Face à l'extrême vitalité de ce plurilinguisme, l'histoire linguistique française, depuis des siècles fondée sur un centralisme fort et élaborée en parallèle à la construction de l'État-Nation, a donné naissance à une multitude de discours (oraux et écrits, la liste est impressionnante) normatifs ou pas, et de pratiques (école, dictionnaire, académie, grammaire, etc.) qui enserrent les locuteurs dès leur plus jeune âge. Cette extension du métalinguistique en lien étroit avec l'écriture et son inscription dans la vie sociale comme une donnée incontournable (soit les associations : bien penser/bien parler/bien se conduire) a progressivement occulté, effacé ce premier mouvement vers l'*idéal de langue*, ou plutôt l'a substitué, en reprenant ses critères de définition. Et c'est bien là le coup de force de l'idéologie nationale si particulière à la France : le français doit être la fois la langue *partagée* par tous et la *propre* langue de chacun. A relire l'ensemble des textes portant sur le français depuis le XVI^e siècle, il est intéressant de constater que les critères et les arguments visant à la valorisation et à l'imposition du français, au détriment des autres lectes, reposent sur le paradigme sémantique et les modes discursifs propres à l'*idéal de langue*. Ainsi, le français est décrit comme une langue « pure », « vraie », « stable », qui prend son origine dans le latin, langue sacrée (quand ce n'était pas le grec), langue à conserver face à la menace et les « contaminations » extérieures, etc. Ces discours antérieurs, parfois contradictoires au cours des siècles, nourrissent un imaginaire toujours vivace (combien de Français savent que la France était réellement plurilingue il n'y a pas si longtemps ou que la norme comporte elle-même des variations²⁷ ?), et les discours actuels. Pourquoi s'étonner alors du phénomène de rejet des lectes premiers des locuteurs de l'occitan, du breton, des dialectes, etc., puisqu'ils entendaient, dans la négation de leur première langue et la valorisation du français, les échos de ce qui fonde l'*idéal de langue*. Remarquons toutefois que certains locuteurs bilingues ne pourront se

²⁷ Voir à ce propos Encreve, P., dans Eloy J.M., 1995.

satisfaire de cet amalgame et tenteront de se *reterritorialiser*²⁸, au moins dans leur discours — et parfois dans leur pratique langagière — en revenant à cette *première langue*, qui leur permet de retrouver l'*unité perdue*.

En milieu plurilingue, cet ancrage épilinguistique dans un lecte originel est très fréquent — surtout en milieu urbain où les locuteurs perdent la langue de leurs parents. Grâce à ces détournements imaginaires, les locuteurs évoquent beaucoup plus facilement — ne serait-ce qu'à cause du brassage linguistico-culturel dans lequel ils vivent — ces lectes qui fondent leur identité et, de fait, réduisent imaginativement l'écart, la non-coïncidence. À l'inverse, en France, les locuteurs accentuent cet écart afin de mieux se « mouler » dans la langue dite pour eux unifiante et « idéale » mais à l'intérieur de laquelle il ne sont finalement pas à l'aise (d'où les multiples phénomènes d'*auto-odi*, de culpabilité et d'insécurité linguistiques, etc., pour les monolingues comme pour les bilingues). À travers la grande fréquence des discours prescriptifs (reproduisant les discours antérieurs si profondément ancrés qu'ils échappent parfois involontairement) se dégage une sorte de volonté de se persuader sans cesse d'un savoir sur la langue — et donc d'un pouvoir sur autrui —, réel objet de culte²⁹. Tout est fait, à l'inverse pour taire les lectes (ou les registres de langues dévalorisés) métaphorisant la première inscription dans le langage. Ainsi, la contradiction (l'illusion) qui fait que le français prescrit pourrait permettre de réduire l'écart entre l'*idéal de langue* et la *langue idéale*, alors qu'il ne fait que l'accentuer, déstabilise les locuteurs (la notion de « faute » n'étant qu'un avatar de cette dépendance).

Ce constat, dans une perspective comparative, pose deux questions : d'une part celle du lien inévitable entre production épilinguistique et variation (ou plurilinguisme), et d'autre part celle du poids de l'interdiscusivité — en relation avec les pratiques langagières de *nature sociale et historique* — dans la construction des D.E.

²⁸ La dimension spatiale est, par ailleurs, concrètement évoquée au Mali : au désir de retrouver la langue première, se joint celui du retour au village. Cette relation territoire/langue est fondamentale : la langue naît d'un *lieu*.

²⁹ C'est dans ce paradoxe que se renforcent les discours de rejet de l'anglosaxon (voir les nombreuses reprises à la radio, télévision, etc. : « remake, ce mot horrible »-C3).

Les tensions épilinguistiques sont indissociables de la nature polylectale ou plurilingue d'un espace linguistique : plus la variation (diastatique, diatopique, etc.) est stigmatisée, plus les tensions sont fortes et le locuteur en instabilité linguistique, alors que dans des contextes plurilingues comme le Mali, elles se relâchent nécessairement sans se défaire pour autant. Il existe bien sûr une pratique normative³⁰ au Mali, mais, comparativement à la France, la différence se joue dans la nature et l'élaboration même de la prescriptivité. A l'intérieur des communautés linguistiques, les discours et les pratiques normatives se produisent au cours des interactions langagières (face aux jeunes qui mélangent plusieurs langues par exemple) mais ne donnent pas lieu à des discours construits, institutionnalisés et applicables de manière globale. De plus, la prescriptivité régit autant les conditions de prise de parole (respect des rites communicationnels, des règles d'usage, etc. voir Coulibaly : 1979) que la *qualité de la langue* (la notion de bien/mal parler s'inscrit dans la distance plus ou moins grande à la langue « originelle », dont les vieux sont souvent les représentants). Enfin, notons que ce type de hiérarchisation concerne le fonctionnement sociolinguistique d'un lecte (savoir « bien » utiliser les formes linguistiques et leurs conditions sociales de production) mais s'applique plus rarement à une comparaison entre plusieurs lectes (excepté pour certains pères immigrés de première génération songhay et peul à Bamako)³¹. Il faudrait, eu égard à cette dimension, revoir aussi la notion de *diglossie* — ou « complexus diglossique » (Canut, 1995) — qui, en contexte prescriptif, renforce encore plus les tensions.

La seconde question, le poids de l'interdiscursivité, pourrait être un point de départ à l'analyse de l'émergence des représentations sous-jacentes : comment les discours antérieurs sont-ils à la fois intégrés, réactualisés par le locuteur, et susceptibles à tout moment de se transformer au cours de l'interlocution puisque les tensions linguistiques

³⁰ «Il n'y a pas de communauté parlant une langue où il n'y ait de pratiques normatives» (Culioli, A., «Peut-on théoriser la notion de « Qualité de la langue ? » dans Eloy, 1995 : 59).

³¹ En cela, la volonté de retrouver —erreur tellement « occidentale »!— le même schéma des *normes* au Mali qu'en France m'a amenée à certaines analyses (Canut, 1996) qu'il ne me serait difficile de tenir aujourd'hui .

évoluent, en synchronie et en diachronie, en étroite relation avec les pratiques langagières.

5. CONCLUSION

Si les D.E. se construisent dans et par l'interdiscursivité, c'est-à-dire « le corps de trace d'une mémoire socio-historique déposée dans la langue » et se constituent des « débris de [cette] mémoire » (Authier-Revuz, 1995 : 262), procédure inhérente à tout discours, ils ne donnent pas seulement une image de la non-coïncidence du dire de soi et de l'autre (la dépossession du langage) mais tentent de la dépasser à travers un va-et-vient permanent entre le désir de s'approprier et de rejeter (adhésion/résistance) la parole de l'autre afin de construire son propre dire, imaginativement perçu comme unifié. La construction des D.E. se révèle complexe mais permet de mieux comprendre le rapport que le sujet entretient avec les/ses lectures. Les multiples positionnements épilinguistiques que l'on repère dans les D.E., appréhendés dans leurs dimensions interdiscursive et interlocutive, actualisent les tensions épilinguistiques, véritables dynamiques de la construction identitaire.

Si les productions épilinguistiques ne sont pas, comme les modalités autonymiques, nécessaires au fonctionnement du dire, elles cristallisent l'enjeu majeur de l'adéquation à son dire et à celui de l'autre, tentations illusoires du locuteur. Aux prises avec l'hétérogénéité langagière, il combat sans cesse ces écarts et ce travail est indispensable à sa condition d'être parlant, et donc à son activité langagière.

De ce lien étroit entre production épilinguistique et activité langagière, il ressort que l'analyse des D.E. s'inscrit au sein même de la recherche linguistique. Les processus de nomination et de catégorisation épilinguistiques en tant que culturellement déterminés s'élaborent en relation avec les processus de catégorisation du réel. C'est donc au cœur de la langue qu'il faut placer la construction et l'élaboration des représentations épilinguistiques.

BIBLIOGRAPHIE

- Authier-Revuz J. 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi : Boucles réflexives et non-coïncidence du dire*, 2 vol., Paris, Larousse.
- Baggioni D. 1997, *Langues et nations en Europe*, Paris, Payot.
- Boutet J., Gauthier F., Saint-Pierre M.
1983, « Savoir dire sur la phrase », *Archives de Psychologie*, 51, 205-228.
- Bouvier J. C. (ed.) 1991, *Les Français et leurs langues*, Colloque de Montpellier, Publications de l'Université de Provence, Aix-Marseille, 1988.
- Boyer H. 1990, « Matériaux pour une approche des représentations sociolinguistiques », *Langue française* 85, *Les représentations de la langue : approches sociolinguistiques*, Larousse, Paris, 102-124.
- Bres J., Gardes-Madray F.
1991, « La difficile nomination d'une langue minoritaire en situation d'interaction verbale », in Bouvier, J. C. (Dr), *Les Français et leurs langues*, Publications de l'Université de Provence, 411-425.
- Bronckart J. P., Perrenoud P., Schoeni G.
1988, *La langue française est-elle gouvernable ? Normes et activités langagières*, Neuchâtel et Paris, Delachaux & Niestlé.
- Cahiers de Linguistique Sociale*
1976, n° 1, *La norme*, Colloque du 24 novembre 1976, Rouen, Université de Haute Normandie, Greco.
- Canut C. 1995, « Dynamique linguistique au Mali ou la diglossie revisitée », *Lengas, revue de sociolinguistique*, 36, 97-114.
- Canut C. 1996a, *Dynamiques linguistiques au Mali*, Paris, Didier Erudition, 350 p.
- Canut C. 1996b, « Dynamique plurilingue et imaginaire linguistique au Mali : entre adhésion et résistance au bambara », *Langage et société* 78, 55-76.
- Canut C. 1997, « Proposition théorique pour une analyse de l'activité épilinguistique en milieu plurilingue », Communication au XVI^e Congrès International des Linguistes, Paris, 20-25 Juillet 1997, à paraître.

- Canut C. (dir.) 1998, *Imaginaires linguistiques en Afrique*, Colloque INALCO, *Attitudes, représentations et imaginaires linguistiques en Afrique, quelles notions pour quelles réalités ?*, (9 novembre 1996), Paris, INALCO-L'Harmattan.
- Charaudeau P. 1983, *Langue et discours. Eléments de sémiolinguistique (Théorie et pratique)*, Paris, Hachette Université.
- Coulibaly P. 1979, « Enquête sur les jeunes acculturés en pays Tyembara du nord de la Côte d'Ivoire », *Plurilinguisme : normes, situations, stratégies*, Manessy G, Wald P (eds), Paris, l'Harmattan, 189-199.
- Culioli a. 1990 (première publication en 1968), « La linguistique : de l'empirique au formel », *Pour une linguistique de l'énonciation, Opérations et représentations*, Tome 1, Paris, Ophrys, 9-46.
- Eloy J. M. (dir.) 1995, *La qualité de la langue ?, le cas du français*, Paris, Champion, Politique linguistique.
- Hassoun J. 1993, *L'exil de la langue, fragments de langue maternelle*, Paris, Point Hors ligne.
- Houdebine A. M. 1982, « Norme, imaginaire linguistique et phonologie du français contemporain », *La norme, concept sociolinguistique, Le Français moderne* 1, Paris, Cif, 42-51.
- Houdebine A. M. (dir) 1996, *Travaux de Linguistique 7, Imaginaire Linguistique*, Université d'Angers.
- Lafont R. 1978, *Le travail et la langue*, Flammarion, Paris.
- Meschonnic H. 1997, *De la langue française*, Paris, Hachette.
- Poutignat P., Wald P. 1979, « Français et sango à Bouar : fonctions marginales du français dans les stratégies interpersonnelles », *Plurilinguisme : normes, situations, stratégies*, Manessy G, Wald P (eds), Paris, l'Harmattan, 201-229.
- Siblot P. 1993, « La linguistique peut-elle traiter de la "représentation des connaissances dans le lexique" » ?, *Cahiers de praxématique* 21, 142-161.
- Trudeau D. 1992, *Les inventeurs du bon usage (1529-1647)*, Paris, Minuit, coll. « Arguments ».